

Olivier Frébourg

# Souviens-toi de Lisbonne



*la petite vermillion*

Extrait de la Petite Vermillion

*la petite vermillon*

## Du même auteur

*Roger Nimier, trafiquant d'insolence*, Le Rocher, 1989, prix des Deux-Magots ; La Petite Vermillon, 2007.

*Basse saison*, Albin Michel, 1991.

*La vie sera plus belle*, Albin Michel, 1994.

*Port d'attache*, Albin Michel, 1998. Prix François-Mauriac de l'Académie française et prix Henri-Queffélec.

*Souviens-toi de Lisbonne*, La Table Ronde, 1998.

*Maupassant, le clandestin*, Mercure de France, 2000.

*Esquisses normandes*, National Geographic, 2002.

*Ports mythiques*, Le Chêne, 2002.

*Un homme à la mer*, Mercure de France, 2004 ; Folio, 2007.

*Vietnam*, Éditions du Chêne, 2004. Photographies de Nicolas Cornet.

Olivier Frébourg

SOUVIENS-TOI  
DE LISBONNE



La Table Ronde  
14, rue Séguier, Paris 6<sup>e</sup>

Première publication : La Table Ronde, 1998.

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2008.

ISBN 978-2-7103-3054-7.

« Le Portugal est un pays où l'on est heureux, où je crois nous pourrions vivre agréablement. Il a pour lui le climat, les paysages, l'océan et aussi le climat moral d'un vieux et glorieux royaume européen avec de vastes colonies, un empire d'outre-mer. Comme la Hollande. En Europe, les petits États ont toujours été et seront toujours ceux où l'on vit le mieux. »

*Valéry Larbaud.*

*À jamais, je resterai l'amant idéal et indigne  
des voyages lointains et des mers azur,  
et je mourrai un soir semblable à tous les soirs  
sans fendre la ligne trouble des horizons.*

*Nikos Kavaddias.*



Tu sais, je suis revenu à Lisbonne, dans cette ganterie de la rue des Carmes qui est un jeu de miroirs et de marbre, une incursion viennoise dans une ville atlantique.

Chez *Luvvas*, tu avais choisi des gants de cuir rose. Le vendeur y avait versé du talc comme s'il répandait du sable. Tu n'as jamais aimé tes mains. Tu n'auras pas mis une seule fois les gants effilés, de cuir rose, que je t'avais offerts au Portugal.



Je vais remonter les losanges blancs de la rue des Carmes et de la rue Garrett. Je prendrai un café à la terrasse de *A Brasileira* et m'abîmerai dans la contemplation des passants qui dévalent vers le Rossio, s'arrêtent devant les boutiques provinciales, entrent dans des immeubles obscurs, à l'escalier poussiéreux, aux boîtes aux lettres anonymes. Je visiterai les trois églises qui bordent la frontière entre Chiado et Rossio, présences massives et blanches, promesses que le ciel ne s'écroulera plus.

C'est un rite, ce café, le matin ; une cigarette blonde, à la terrasse de *A Brasileira*, du haut d'un balcon qui ouvrirait nos voyages à Lisbonne. Je dresse l'état des lieux. La lumière me laisse en suspens, particule qui finirait par dis-

paraître dans le soleil : la fuite, le bonheur, la mélancolie, l'amour fou peut-être.

Lisbonne. Je m'y coulerai, j'y reviendrai. Ces allers et retours seront des caresses, des oscillations : les matins du Portugal, le ciel bleu au-dessus des maisons, l'air du Tage et l'incertitude déchirante qui gouverne toute vie portuaire. Longtemps, nous avons gardé ce mot de passe sur nous et entre nous : Lisbonne. Si l'aventure tournait mal, si l'histoire devenait trop noire, la ville blanche serait notre point de chute. Nous n'étions ni gangsters ni desperados, mais amants, ennemis privés recherchés par nous-mêmes.

Dans la librairie de la rue Garrett, où sont exposées des cartes scolaires du Portugal, j'ai acheté des numéros d'*Oceanos*, la revue de géographie maritime. Des photos noir et blanc montrent les côtes du Mozambique. J'en retiens des visions de forts, de citadelles au bord des plages, une impression d'attente, d'abandon. L'ancien comptoir portugais renvoie à la route des épices, au croissant doré qui, du Tage, courait le long des côtes d'Afrique de l'Ouest, passait le cap de Bonne-Espérance, reliait Goa et Macao. La guerre ! Je vois la guerre, des cuirasses, la tente d'un gouverneur militaire. Mozambique, Angola, São Tomé, points avancés de la chute de l'empire lusitanien, « cul de Judas » où tomba, sous une chaleur absurde, une génération de Portugais.

L'empire n'est plus qu'un département du finistère. Cette route de l'Ouest convient à la mélancolie. En fait, nous sommes des hippies aux cheveux courts, qui porteraient une cravate de temps à autre. Habiller sa vie d'une manière à peu près classique.

Je suis seul à Lisbonne comme l'année où je vins pour la première fois. Un voyage qui, entre-temps, m'a semblé appartenir à une avant-guerre. Maintenant, attablé à la terrasse d'un café, dans un tête-à-tête avec la ville où je remonte le long monologue du Tage, il me paraît très proche.

Tu as connu Antoine, cet ami de jeunesse qui me révéla le Portugal. Saint Antoine est l'un des patrons de la ville, et *La Tentation de saint Antoine* de Jérôme Bosch se confond avec mon premier voyage. Un matin, dans le musée désert des Arts antiques, rue das Janelas Verdes, j'ai dérivé, seul, au fil du courant, entre *La Tentation* et le Tage. Le tableau était tourné vers une fenêtre pour échapper à la fin du monde, et le fleuve, au pied du musée, évoquait soudain la mer libre.

Antoine avait séjourné en Algarve, dans la petite île de Fuzeta. À la nuit tombée, il m'écrivait des lettres. Une île, une femme blonde, une lampe à pétrole, des livres, des amandiers en fleur, des bouteilles de vinho branco, des cigarettes S. G. Nous avons la conviction que nous partirions tous un jour pour Fuzeta.

Étudiants à Rouen, Antoine et moi passions nos journées dans les librairies, nos soirées dans les bars, nos week-ends dans des maisons de famille entre Sainte-Honorine-des-Pertes et Port-en-Bessin. Nous regardions l'horizon : pas de débarquement en vue. Nous nous prenions pour des résistants ou pour des personnages de Bernard Frank. Au cimetière américain d'Omaha-Beach, nous regardions les noms gravés sur les croix blanches. Nous rêvions d'acheter un Dodge et une Jeep frappés de l'étoile américaine.

L'après-midi, dans des chaises longues de toile aux couleurs délavées par l'air salin, nous lisions *Regain en pays d'Auge* d'Emmanuel Berl : méditation sur la jeunesse, les générations, la mémoire et les profils de jeune fille. Ce pays d'Auge — la sonorité du nom et ses perspectives se confondent pour nous à tout jamais

avec le souvenir de Proust, des michelines rouges d'intérêt local et la lumière du matin —, c'était notre Balbec, notre géographie bleue et duveteuse.

Le soir, à l'heure du Martini, nous écoutions *Le Chant des partisans* et *Warum* de Camillo qui passaient sur un pick-up de fortune (« Die Täge gehen ou sag Warum »). Le sable sur le parquet de bois, les filles qui marchaient pieds nus, nous renvoyaient à une avant-guerre. Nous nous répétions ce dialogue de *La Campagne d'Italie* de Michel Mohrt : « Ils firent quelques pas en silence et Talbot dit :

» — On reste sonné, tu ne trouves pas ?

» — Oui, dit Léveillé, on n'est pas près de s'en remettre.

» — On ne s'en remettra jamais, dit Talbot. »

À la fin de la soirée, nous choquions nos verres en jurant de partir le lendemain pour le Portugal. Et pourquoi pas le Guatemala ? L'Australie ? Les îles Trobriand ?

Tu te souviens que nous sommes allés tous les deux à la gare de Fuzeta-Moncarapacho, près de Tavira. Une fin d'après-midi, nous

avons bu un café devant l'île, sur le bord de mer qui disparaît dans la lagune et les marais salants. Il était trop tard pour prendre un bateau. Le soleil si doux de novembre formait un cercle de sang voilé par la brume du soir. Nous avons dîné à Tavira de crevettes grillées, orange comme des bananes de corail, et de vin blanc, au *Sherry's Bar*, un comptoir de plage et de nuit, fréquenté par des Angolais.

Devions-nous faire de la saudade notre respiration ?

J'appartiens à une génération que les annales ne retiendront pas. Notre champ de bataille fut sans victoire ni défaite. Nous n'avons connu ni l'élan de la conquête ni le dénue-ment. Nous avons préféré l'économie à l'aven-ture, le confort à la fracture. « Ce qui nous dis-tinguait de nos maîtres à vingt ans, écrivait Malraux, c'était la présence de l'Histoire. Pour eux, il ne s'était rien passé. Nous, nous com-mençons par des tués. Nous, nous sommes des gens dont l'Histoire a traversé le champ comme un char. » Cette déception nous a sans doute conduits à jouer la vie sur une ligne de fuite.

J'avais abordé le Portugal par Porto. C'était en février. La longue route de l'aéroport, entre

mer et forêt. Le visage slave et crispé du chauffeur de taxi, sa nuque rase d'agent secret. Il allait me conduire dans une villa perdue où je serais interrogé par la police politique et péri-rais d'ennui.

La tristesse m'avait saisi dès le *Majestic*, un café qui fut ma première image du Portugal. Un paysage de ventilateurs, des moulures, des tables de marbre, du vieux cuir, des serveurs galonnés, des étudiantes en droit. Depuis, n'importe quelle jeune Portugaise habillée d'une jupe noire et d'un chemisier blanc est une étudiante en droit. C'était il y a dix ans et maintenant, seul, je me surprends à désirer ces adolescentes serrées dans des pantalons, conquérantes qui, la nuit, vont danser sur les docks d'Alcântara.

À Porto, prisonnier de la mélancolie de n'être que moi-même, j'aurais pu reprendre le premier avion. Dans le même temps, je découvrais l'exotisme de la ville, la fatalité et la déception du fleuve, le Douro. Le Portugal était une province d'Amérique du Sud. L'histoire aurait pu commencer à Veracruz.

Rien ne me surprit à Lisbonne. Quand j'ai longé en taxi l'avenida Infante dom Henrique, j'ai eu l'impression de filmer ma vie. Je reconnaissais les hangars, les couleurs, les quais, les bateaux. Ces quartiers déchus, je les avais déjà traversés. Lisbonne était une ville flottante. Mes ivresses l'avaient dessinée. Elle se soumettait à mes métamorphoses.

La nuit, abruti par le gin, j'allais au *Ritz*, dancing pouilleux et théâtral, écouter un orchestre de rastas jouer *Que reste-t-il de nos amours ?* De vieux maîtres d'hôtel fatigués par les nuits blanches, les orchestres et les clients amers, glissaient sur un parquet imprégné de sueur et de fumée. À la sortie, je m'étais battu derrière la gare du Rossio. Bousculade sur les pavés qui me collaient aux pieds. Coup de

- |                          |  |
|--------------------------|--|
| 278. Jean-Paul Caracalla | <i>Saint-Germain-des-Prés</i>                                  |
| 279. Stéphane Martinez   | <i>Slam entre les mots</i>                                     |
| 280. Patrice Lelorain    | <i>La Légende de Muhammad Ali</i>                              |
| 281. Alain Saint-Ogan    | <i>Je me souviens de Zig et Puce</i>                           |
| 282. Gabriel Matzneff    | <i>Comme le feu mêlé d'aromates</i>                            |
| 283. Pierre Joannon      | <i>Michael Collins. Une biographie</i>                         |
| 284. Jean Freustié       | <i>Ne délivrer que sur ordonnance.<br/>L'Entracte algérien</i> |
| 285. Jean Anouilh        | <i>Pièces brillantes</i>                                       |
| 286. Jean Anouilh        | <i>Pièces grinçantes</i>                                       |
| 287. Jean Anouilh        | <i>Pièces roses</i>  |
| 288. Jean Anouilh        | <i>Pièces noires</i>   |
| 289. Jean Anouilh        | <i>Pièces costumées</i>  |
| 290. Jean Anouilh        | <i>Nouvelles Pièces grinçantes</i>                             |
| 291. Jean Anouilh        | <i>Pièces baroques</i>   |
| 292. Jean Anouilh        | <i>Pièces secrètes</i>   |
| 293. Jean Anouilh        | <i>Pièces farceuses</i>  |
| 294. Jean-Luc Coatalem   | <i>Suite indochinoise</i>                                      |
| 295. Sébastien Lapaque   | <i>Court Voyage équinoxial</i>                                 |
| 296. Olivier Frébourg    | <i>Souviens-toi de Lisbonne</i>                                |

*Cet ouvrage a été achevé d'imprimer  
par l'Imprimerie Darantière (Quetigny)  
en avril 2008 pour le compte des  
Éditions de La Table Ronde.*

Dépôt légal : avril 2008.

N° d'édition : 157712.

N° d'impression : ●●●●●●●●●●

*Imprimé en France.*